



© Les Guallino - chabadasourire

## *Ulysse*

**Cécile Oumhani**

L'eau de vaisselle laisse quelques bulles au fond de l'évier. Elle pose son assiette dans l'égouttoir. Elle se sèche les mains, regarde à la fenêtre le ciel d'un bleu profond, les hautes herbes blondes qui n'ont pas encore été coupées. Le chant des grillons remplit le silence. Elle ferme la fenêtre, retrouve l'agacement qu'elle a réprimé le temps de débarrasser la table et de laver son couvert. Un agacement qui l'envahit, rêche comme une éruption sur sa peau, il la ronge de l'intérieur. On dit bien se faire du mauvais sang. Il court dans ses veines, onde amère et en même temps tellement familière. À quoi sert de sortir l'attendre devant la maison ? Chaque jour ou presque, c'est la même histoire. Elle n'est donc bonne qu'à le nourrir, à s'occuper de lui... Comme elle s'est occupée des autres, avant, des années durant. Un pas sur les dalles et la pièce résonne de tout le vide qui s'est installé peu à peu, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient, un par un, jusqu'à ce qu'elle se trouve seule devant l'évier et la fenêtre qui ouvre sur le pré. Un vide parfois ponctué par la sonnerie du téléphone, comblé soudain par quelques phrases, rapides, concrètes. Elles la précipitent dans ce flux rapide des choses,

où s'entrechoquent les êtres et la vie, dans l'urgence, dans l'espoir ou la déception. Elle s'étire, cherche à dissiper la morsure sourde qui s'agrippe à sa poitrine depuis qu'elle a quitté la table, depuis qu'il...

*Cligner des yeux dans la lumière, tandis qu'à perte de vue les herbes, les herbes... Et cette odeur du foin que l'on vient de couper, un peu plus loin, juste de l'autre côté du chemin. S'étirer lentement, car la chaleur de l'été est une caresse infinie, délicieuse. On voudrait s'y loger comme le long d'un corps tiédi par le sommeil. Des taches de couleur dansent entre les herbes du pré. Des papillons volètent d'un brin vers un autre, plus loin, plus bas sur le versant qui se meurt sur un mur de pierres sèches. La voilà qui appelle, depuis la maison. Deux syllabes aigües et cette odeur de pièce fermée, où la lumière ne rentre que par des échan-crures... une porte, une fenêtre... Ulysse ! Ulysse ! Non, pas maintenant, pas encore. Il est si doux de se laisser couler jusqu'au pied du côteau, après avoir joué avec l'ombre du pommier.*

Elle se tient debout dans l'embrasement de la porte, croise les mains autour de sa gorge rougie par le soleil. Son regard balaye la campagne. À perte de vue. Les collines ondulent tout autour de la maison. Les gradins d'un cirque où se joue chaque jour la même scène, selon un rituel qui n'a jamais changé. Diable, faudra-t-il donc que tout se répète ainsi jusqu'à la fin ? Même avec un autre acteur ? Elle écoute l'écho que lui renvoient les collines, la voix du passé, regarde au fond d'elle-même les images d'avant qui affluent, se bousculent dans un torrent qui l'ébranle. Il y a son fils quand il déverse son angoisse pêle-mêle

avec l'otite du petit dernier, la toiture qu'il faudra bientôt refaire... Ses accents lui rappellent son père, lorsqu'il l'attirait, elle, dans le nœud de ses cauchemars, ses obsessions, lui, le géant, le patriarche... Il l'y maintenait. La force implacable d'une main posée sur un insecte fragile. Le fils est-il aujourd'hui devenu le jeune seigneur et maître ? Elle les a vus passer l'un, puis l'autre, impuissante, quand elle se tordait les mains en suivant une voiture puis l'autre, des yeux jusqu'au virage, là-bas entre deux collines. C'est vrai que celle du fils revient bien rarement depuis quelques années...

Ulysse ! Ulysse ! Va-t-il se décider à revenir ? Quand va-t-elle pouvoir rentrer et s'abandonner à la fraîcheur de l'après-midi ? Attendre et se tordre les mains. Un vrai destin. Un peu tard pour espérer le changer... « Mais cesse donc de te faire du souci. Il finira par rentrer. » Le fils avait écarté de quelques mots son inquiétude. Au téléphone, elle avait cru voir son geste de la main. Évasif, indifférent, presque agacé... À quoi bon lui dire ce qui la mordait, ce qui l'envahissait ? L'avait-elle dit davantage au géant, au patriarche ? Non, on ne lui disait pas ce genre de choses. Il n'aurait pas compris. Alors il fallait lisser les objets, les remettre bien à leur place, colmater tout ce qui aurait pointé de ce qu'elle ressentait. *Elle* ne jouissait pas du droit de dire, de s'épancher. Seuls les hommes ici pouvaient s'inquiéter. Ou plutôt leurs inquiétudes étaient forcément celles de la maisonnée autour d'eux. Cela allait de soi. Et elle ne pouvait en aucun cas tenter de partager les siennes avec eux. À supposer qu'elle ait pu en avoir. *Elle* n'avait pas d'inquiétudes à elle. Il ne pouvait en être autrement. « Il finira bien par rentrer... » *Elle* n'avait d'autre horizon que l'attente, l'acceptation.

*Cligner des yeux dans la lumière, tandis que coule l'eau de la rivière sous les ombrages des noisetiers. S'approcher vers l'onde fraîche et s'y tremper un instant. Juste quelques gouttes limpides, ici, maintenant. Qu'importe la silhouette qui se dessine sur le seuil, la main en visière sur le front ? Ulysse... Ulysse... Deux syllabes venues de très loin. Elles dégringolent le coteau, se glissent entre les herbes, rebondissent par-dessus le chemin, puis s'amenuisent le long du talus, jusqu'au creux de la vallée. Les méandres de la petite rivière... Un autre chemin à suivre, au gré des libellules...*

Le périmètre de sa vie exclut toute errance, tout ce qui pourrait ressembler à la flânerie. Des parfums qu'elle ne connaît pas, qu'elle ignore, sauf lorsqu'il revient. Car quand il revient, elle referme la porte et s'offre au temps de la pénombre. Le couvert finit de sécher dans l'égouttoir. Les persiennes tirées, elle peut enfin contempler son monde à elle, passer le doigt sur des murs dont les moindres craquelures lui sont familières. Y aurait-il un grain de poussière, une brindille soufflée par le vent qu'elle ne remarquerait pas ? Il est rentré. Elle a tiré les persiennes, repoussé la porte, laissé la terrasse brûlante aux grillons et au ciel de midi. Il est rentré. Les heures qui la séparent du soir, du moment où elle reposera son couvert sur la toile cirée, lui préparera son bol se fondent en une éternité fraîche, lisse. Oui, elle plonge dans un état d'oubli, de douceur. Elle se glisse le long du canapé, s'appuie contre le dossier pour lui faire de la place. Elle tire d'une main l'oreiller sous sa joue. D'un bond il la rejoint, tourne un moment sur le coussin puis se love contre son estomac, appuie sa tête sur le creux de son bras. Elle oublie tout, l'irritation, l'angoisse, la colère.

Il est là, appuyé contre son flanc. Combien de fois l'a-t-elle pensé ? Jamais Ulysse ne lui fera défaut. Un être sans malice, sans duplicité. Sur son canapé de l'après-midi, elle remonte un par un les cercles qui la séparent de ce qu'elle aurait voulu être, de ce qu'elle n'a jamais dit à personne. À l'unisson avec Ulysse, elle murmure une histoire qui aurait pu être la sienne. Comme elle aurait voulu qu'elle le soit ! En marge des pas dont le patriarche avait martelé la maison, rigoureux comme une horloge, aussi implacable que les aiguilles sur son cadran. Et cela avait passé si vite... Pas même le temps de se dire que bientôt elle prendrait son essor.

Reste Ulysse, lorsqu'il rejoint la pénombre, laisse derrière lui ces immensités qu'elle ignore. Sans se lasser, elle les cherche dans les iris d'émeraude semés de paillettes jusqu'à les deviner, juste les deviner. Un infini dont elle est a toujours été en retrait, qu'elle a seulement tenté d'esquisser. Il y a son pelage qui sent le foin, les coussinets de ses pattes parfois blanchies de poussière, ce ronronnement où elle croit entendre tant de bonheur. Celui qu'il aurait à la retrouver. Parce qu'il est finalement revenu chercher son repos auprès d'elle. Tant de douceur, un peu, juste un peu...

